

JODI
PICOULT



Le Livre
des
deux chemins

roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie Chabin

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LE PACTE : UNE HISTOIRE D'AMOUR, Presses de la Cité, 1999 ; J'ai lu n° 5936.

LA PURE VÉRITÉ, Presses de la Cité, 2001 ; J'ai lu n° 6639.

LE CERCLE DE SALEM, Presses de la Cité, 2002 ; J'ai lu n° 7697.

POUR QUE JUSTICE SOIT FAITE, Presses de la Cité, 2005 ; J'ai lu n° 8170.

MA VIE POUR LA TIENNE, Presses de la Cité, 2007 ; J'ai lu n° 8588.

LA COULEUR DE LA NEIGE, Presses de la Cité, 2008 ; J'ai lu n° 8846.

LE RIDEAU DÉCHIRÉ, Presses de la Cité, 2009 ; J'ai lu n° 9148.

PARDONNE-LUI, Michel Lafon, 2013.

LOUP SOLITAIRE, Michel Lafon, 2015.

À L'INTÉRIEUR, Michel Lafon, 2016.

LA TRISTESSE DES ÉLÉPHANTS, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1576.

MILLE PETITS RIENS, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1638.

UNE ÉTINCELLE DE VIE, Actes Sud, 2019.

Titre original :

The Book of Two Ways

Éditeur original :

Ballantine, Penguin Random House LLC, New York

© Jodi Picoult, 2020

Photographie de couverture : © Den Reader / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2021

ISBN 978-2-330-014717-4

JODI PICOULT

Le Livre
des deux chemins

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Chabin

ACTES SUD

*À Frankie Ramos,
bienvenue dans la famille
(et dans mes innombrables questions sur la médecine) !*

*Et à Kyle Ferreira van Leer,
qui, en mentionnant le premier le Livre des deux chemins,
m'a donné matière à réfléchir.*

La mort va être une aventure grandiose.

JAMES MATTHEW BARRIE*

* *Peter Pan*, James Matthew Barrie, L'École des loisirs, 2013, traduction de Stéphane Labbe.

PROLOGUE

Mon agenda grouille de personnes mortes.

En entendant une sonnerie de téléphone, je plonge la main dans la poche de mon pantalon cargo et récupère rapidement l'appareil. J'ai oublié d'éteindre l'alarme avec le décalage horaire. Encore à moitié endormie, je vérifie la date et lis les noms qui s'affichent : *Iris Vale. Eun Ae Kim. Alan Rosenfeldt. Marlon Jensen.*

Je ferme les yeux pour faire ce que je fais tous les jours à la même heure : me souvenir d'eux.

Ratatinée et frêle comme un oiseau au moment de mourir, Iris avait aidé l'homme qu'elle aimait à prendre la fuite au volant d'une voiture alors qu'il venait de braquer une banque. Médecin en Corée, Eun Ae n'avait jamais obtenu l'autorisation d'exercer son activité sur le sol américain. Alan m'avait montré fièrement l'urne qu'il avait achetée pour ses futures cendres en lançant d'un ton goguenard : *Je ne l'ai pas encore essayée.* Quant à Marlon, il avait changé tous les WC de sa maison, refait les sols et curé les gouttières ; il avait également acheté et caché des cadeaux pour ses deux enfants, en prévision de la remise de diplôme à la fin du lycée. Puis il avait emmené sa fille de douze ans dans la salle de réception d'un bel hôtel et avait dansé la valse avec elle pendant que je filmais la scène avec mon téléphone. Le jour où elle se marierait, il y aurait cette vidéo d'elle dansant avec son père.

Tous ont été mes clients. Ils sont désormais des histoires que je garde à l'esprit.

Les passagers de ma rangée sont tous endormis. Après avoir rempoché mon téléphone, j'enjambe délicatement la femme

assise à ma droite en veillant à ne pas la déranger – exercice de yoga du passager aérien – puis me dirige vers les toilettes situées à l’arrière de l’appareil. Là, je me mouche et contemple mon reflet dans le miroir. Je suis à l’âge où cet acte me surprend toujours, parce que je crois chaque fois découvrir une femme plus jeune que celle qui me regarde en cillant. Des rides creusent de petits éventails autour de mes yeux, semblables aux sillons d’une carte familière. Si je détachais la tresse posée sur mon épaule gauche, la lumière impitoyable des néons capterait les premiers fils d’argent glissés dans mes cheveux. Je porte un pantalon ample à ceinture élastiquée, comme à peu près toutes les femmes sensées frôlant la quarantaine, embarquées sur un vol long-courrier. J’attrape une poignée de mouchoirs en papier et déverrouille la porte pour regagner mon siège mais une grappe d’hôteses et de stewards rassemblés autour de l’office exigü me bloque le passage. Alignés les uns contre les autres comme un froncement de sourcils, ils se taisent en me voyant.

— Madame, s’il vous plaît, regagnez votre siège, m’ordonne l’un d’eux.

Je réalise soudain que leur métier n’est pas très différent du mien. Quand on voyage en avion, on est coincé entre deux endroits : le point de départ et le point d’arrivée. Le personnel navigant est là pour aider les passagers à négocier en douceur cette transition. En tant qu’accompagnatrice de fin de vie, c’est ce que je fais aussi, sauf que le voyage conduit de la vie à la mort et qu’à l’arrivée, on ne débarque pas au milieu de deux cents autres voyageurs. On s’en va seul.

J’enjambe de nouveau la passagère endormie côté couloir et boucle ma ceinture au moment où les lumières s’allument au-dessus de nos têtes, éclairant la cabine qui s’anime aussitôt.

— Mesdames et messieurs, annonce une voix, le commandant de bord vient de nous informer que nous devons prévoir un atterrissage d’urgence. Nous vous prions d’écouter attentivement les consignes communiquées par le personnel de cabine.

Je suis pétrifiée. *Prévoir un atterrissage d’urgence*. L’oxymore virevolte dans ma tête.

Une clameur parcourt les fauteuils mais on n’entend aucun hurlement, aucun éclat de voix. Même le bébé derrière moi qui

n'a pas arrêté de brailler pendant les deux premières heures de vol ne bronche pas.

— On va s'écraser, murmure ma voisine. Oh mon Dieu, on va s'écraser.

Elle divague, c'est sûr. Il n'y a même pas eu de turbulences. Tout s'est passé sans encombre. Au même moment, les hôtes et les stewards se déploient dans les allées pour entamer une étrange chorégraphie composée de gestes robotiques tandis que les haut-parleurs diffusent les consignes de sécurité correspondantes. *Attachez vos ceintures. Quand vous entendrez "position de sécurité", penchez-vous en avant et adoptez la position de sécurité. À l'arrêt complet de l'appareil, nous vous demanderons de détacher vos ceintures. Vous vous dirigerez alors vers les sorties en laissant vos affaires à bord.*

Partir en laissant tout derrière soi.

Pour quelqu'un qui gagne sa croûte sur le dos de la mort, je me rends compte que j'ai très peu songé à ma propre fin.

Lorsqu'on est sur le point de mourir, il paraît qu'on voit sa vie défiler devant ses yeux.

Mais moi, je ne vois pas Brian, mon mari, dans son pull constamment zébré de poudre de craie tombée des vieux tableaux noirs de son laboratoire de sciences physiques. Je ne vois pas non plus Meret qui, petite, me demandait de vérifier qu'il n'y avait pas de monstres cachés sous son lit. Et je ne vois pas ma mère – telle qu'elle était à la fin de sa vie ou bien avant, quand Kieran et moi étions gamins.

À leur place, c'est *lui* que je vois.

Aussi distinctement que si c'était hier, j'imagine Wyatt en plein désert égyptien, le soleil embrasant son chapeau, le cou strié de poussière dans le vent soufflant sans relâche, les dents étincelantes comme un éclair de lumière. Un homme qui ne fait plus partie de ma vie depuis quinze ans. Un endroit que j'ai laissé derrière moi.

Une thèse que je n'ai jamais terminée.

Pour pouvoir accéder à la vie après la mort, les habitants de l'Égypte ancienne croyaient qu'il leur faudrait d'abord prouver leur innocence lors du jugement de l'âme. Leur cœur était déposé sur le plateau d'une balance tandis que la plume de Maât, symbole de la vérité, se trouvait sur le plateau d'en face.

Je ne suis pas certaine que mon cœur sortira vainqueur de cette épreuve.

La femme assise à ma droite récite à mi-voix des prières en espagnol. Je cherche fébrilement mon téléphone, songeant un instant à l'allumer pour envoyer un message. Je sais pourtant que je ne capterai aucun signal. De toute façon, je n'arrive pas à déboutonner la poche de mon pantalon. Une main attrape la mienne, l'agrippe.

Je baisse les yeux sur nos poings, serrés si fort qu'aucun secret ne pourrait s'échapper de nos paumes.

Position de sécurité ! hurlent en chœur les hôtesse et les stewards.
Position de sécurité !

Qui se souviendra de moi ? Voilà la question qui me traverse tandis que nous tombons à pic.

J'apprendrai beaucoup plus tard que lorsqu'un avion s'écrase, le personnel navigant communique aux équipes de secours le nombre d'âmes présentes à bord. D'âmes, pas de personnes. Comme s'ils savaient que nos corps étaient seulement de passage sur terre.

J'apprendrai également que l'un des filtres à kérosène s'était bouché en plein vol. Que le voyant indiquant le même problème sur le deuxième filtre s'était allumé quarante-cinq minutes plus tard et que malgré tous leurs efforts, les pilotes n'avaient pas réussi à réparer la panne, raison pour laquelle ils avaient été obligés de procéder à un atterrissage d'urgence. J'apprendrai que l'avion s'était posé près de Raleigh-Durham, sur le terrain de football d'une école privée. Une aile avait heurté les gradins, l'appareil avait basculé et roulé sur le côté avant de se disloquer.

J'apprendrai beaucoup plus tard ce qu'il était advenu du bébé et de sa famille, installés derrière moi. Arrachée de ses glissières, la rangée de trois sièges avait été projetée hors de l'appareil et ils étaient morts sur le coup. J'apprendrai que six autres passagers avaient péri, broyés entre les plis de la carlingue, et qu'une hôtesse n'était jamais sortie du coma. Je lirai les noms des passagers des dix dernières rangées qui n'avaient pas réussi à s'extraire du fuselage disloqué avant que les flammes ne l'engloutissent.

J'apprendrai que je fais partie des trente-six rescapés de l'accident.

Je sors complètement abasourdie de la salle d'examen où l'on nous a conduits après nous avoir transportés à l'hôpital. Une femme en uniforme se tient dans le hall, en pleine discussion avec un homme au bras maintenu en écharpe. La compagnie aérienne a dépêché une équipe d'assistance pour superviser les examens médicaux, distribuer victuailles et vêtements de rechange et assurer l'accueil des familles rongées par l'inquiétude.

— Madame Edelstein ?

Je cligne des yeux avant de me rendre compte que c'est à moi qu'elle s'adresse.

Un million d'années plus tôt, j'étais Dawn McDowell. J'avais publié sous ce patronyme. Mais Edelstein est le nom qui figure sur mon passeport et mon permis de conduire. C'est le nom de Brian.

Elle tient dans sa main la liste des rescapés et trace un trait à côté de mon nom.

— Avez-vous été examinée par un médecin ?

— Pas encore, je réponds en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, en direction de la salle que je viens de quitter.

— OK. Vous avez sûrement des questions... ?

Des questions ? C'est un euphémisme.

Pourquoi suis-je vivante alors que d'autres sont morts ?

Pourquoi ai-je réservé une place sur ce vol ?

Et si je m'étais présentée trop tard à l'embarquement, si j'avais loupé l'avion ?

Si j'avais fait un seul des mille autres choix qui auraient pu m'éviter cet accident ?

Cette dernière interrogation me fait penser à Brian et à sa théorie du multivers. Quelque part, dans un espace-temps parallèle, un autre moi assiste à ses funérailles.

Au même instant, je pense – encore, toujours – à Wyatt.

Il faut que je parte.

Je m'aperçois que j'ai parlé à voix haute lorsque la représentante de la compagnie aérienne m'adresse la parole :

— Dès que nous aurons reçu le rapport du médecin, vous serez libre de partir. Quelqu'un va venir vous chercher ou avez-vous besoin de réserver un billet d'avion ?

Parce que nous avons une chance inouïe, nous, les rescapés : la compagnie nous offre un billet pour la destination de notre

choix – la ville où nous comptions nous rendre, celle où nous avons embarqué ou une autre, si ça nous chante. J'ai déjà appelé mon mari. Brian a proposé de venir me chercher mais j'ai refusé. Sans lui dire pourquoi.

Je m'éclaircis la gorge.

— J'aimerais réserver un billet d'avion.

— Très bien, fait la femme en hochant la tête. Où devez-vous aller ?

Je pense : *Boston. Chez moi.* Mais quelque chose me trouble dans sa formulation : elle ne m'a pas demandé où je *voulais* aller mais où je *devais* aller et une autre destination jaillit dans mon esprit comme un diable de sa boîte.

J'ouvre la bouche. Et je réponds.

TERRE/ÉGYPTE

*J'ai entendu ces chants qui sont dans les tombes anciennes,
Ce qu'ils disent pour magnifier la vie sur terre,
Et dénigrer la nécropole.
Mais pourquoi s'attaquer ainsi à la terre d'éternité,
Un endroit bon et juste, sans peur,
Qui hait l'idée même du chaos ?
Ici, personne ne craint son prochain.
Cette terre, sans aucun opposant,
Est la terre où reposent toutes nos familles
Depuis la nuit des temps.
Ceux qui naîtront après des millions et des millions
Tous y viendront, sans exception !*

Tombe de Neferhotep,
d'après une traduction anglaise
des professeurs Colleen et John Darnell.

Ma mère, qui a vécu et s'est éteinte avec des superstitions plein la tête, nous obligeait à prononcer cette phrase quand on partait en voyage : *Nous n'allons nulle part*. C'était censé repousser le diable. Je ne peux pas dire que je crois en ce genre de fadaïses mais d'un autre côté, je n'ai pas prononcé la formule avant de quitter la maison et voilà où ça m'a menée.

Quand on émerge de l'aéroport du Caire en plein mois d'août, on a l'impression de marcher sur la surface du soleil. Même tard le soir, la chaleur glisse sur la peau en vagues insistantes, pareille à la lame d'un couteau. Je sens déjà une rigole

de sueur couler le long de ma colonne vertébrale. Je débarque comme ça, sans avoir préparé mon voyage, et me retrouve au milieu d'autres humains en mouvement : un groupe de touristes hébétés et chiffonnés qui s'entassent dans une fourgonnette ; un adolescent occupé à décharger des bagages fermés par du ruban adhésif, empilés dans une remorque stationnée le long du trottoir ; une femme en train de replacer sur ses cheveux le foulard chahuté par la brise.

Me voilà soudain entourée d'hommes braillards. "Taxi ? Vous voulez un taxi ?"

Impossible de cacher mes origines occidentales : elles sont visibles depuis la pointe de mes cheveux roux jusqu'au bout de mes baskets, en passant par mon pantalon cargo. Je hoche la tête et croise le regard de l'un d'entre eux, un chauffeur à l'épaisse moustache, vêtu d'une chemise rayée à manches longues. Les autres se dispersent, semblables à des mouettes lancées à la recherche d'une nouvelle miette de pain.

— Vous avez une valise ?

Je secoue la tête. Tout ce que je possède se trouve dans le petit sac que je porte en bandoulière.

— Américaine ? demande-t-il encore.

J'acquiesce et un large sourire fend son visage, dévoilant une rangée de dents blanches.

— Bienvenue en Alaska !

Étonnant que, quinze ans plus tard, la même blague nulle circule toujours à l'adresse des touristes. Je me glisse sur la banquette arrière de son véhicule.

— Je veux aller à la gare Ramsès. Combien de temps ?

— Quinze minutes, *inch'Allah*.

— *Shokran*.

Merci. Je suis surprise de voir à quelle vitesse l'arabe revient sur mes lèvres. Il doit y avoir un endroit à l'intérieur du cerveau où sont stockées toutes les informations dont on pensait ne plus jamais avoir besoin, comme les paroles de *MacArthur Park* ou les formules pour multiplier les matrices ou, dans mon cas, tout ce qui concerne l'Égypte. Quand Meret était petite, elle disait *la dernière fois* pour parler d'un événement survenu cinq minutes ou cinq ans plus tôt – et c'est exactement ce que je ressens en ce

moment. Comme si j'étais retournée sur mes pas pour ramasser le morceau de vie que j'ai abandonné en quittant ce pays. Comme s'il avait attendu mon retour pendant tout ce temps.

La vitre est baissée et je sens déjà la poussière m'envelopper. En Égypte, le sable recouvre tout : les chaussures, la peau, l'air qu'on respire. On en trouve même dans la nourriture. Il grignote aussi les dents des momies.

Bien qu'il fasse nuit, Le Caire vibre de toutes ses contradictions. Les voitures se partagent l'autoroute avec les charrettes tirées par des ânes.

Les étals de bouchers décorés de pièces de viande suspendues à des crochets métalliques côtoient les échoppes de souvenirs. Une espèce de bolide customisé nous double comme une flèche, semant dans son sillage les rythmes saccadés d'un morceau de rap qui s'entremêlent avec la voix du muezzin amplifiée par les haut-parleurs. C'est l'appel à la prière de la nuit, la *salat isha*. Nous longeons le Nil, ses rives jonchées de détritrus. La gare Ramsès apparaît enfin. "Cinquante livres", annonce le chauffeur.

Les taxis égyptiens n'appliquent pas de tarifs fixes : c'est au chauffeur d'apprécier lui-même le montant de sa course. Je lui tends quarante livres en ouvrant la portière. Il sort à son tour, m'interpelle en arabe avec véhémence. "*Shokran*, dis-je, *shokran*." Bien qu'ici, ce genre de scène soit monnaie courante et que personne n'y prête attention, je sens mon pouls s'accélérer tandis que je me dirige vers la gare.

Il n'est pas facile pour un Occidental de se rendre en Moyenne-Égypte. Comme les touristes ne sont pas censés emprunter les trains, je monte à bord sans billet et j'attends le passage du contrôleur pour faire celle qui ne savait pas. Le tortillard s'est déjà mis en branle, il est trop tard pour m'obliger à descendre et l'employé me réclame le prix du trajet en haussant les épaules. Lorsque je descends à Minya quelques heures plus tard, je suis la seule Blanche dans la gare. Presque la seule *personne*, en fait.

J'étais censée arriver à 2 h 45 du matin mais le train a eu du retard et il est 4 heures passées. J'ai l'impression d'avoir voyagé vingt-quatre heures d'affilée. Il n'y a qu'un seul chauffeur de taxi à la gare de Minya et il est en train de jouer sur son téléphone quand je frappe à la vitre. Il me jette un coup d'œil. J'ai

les cheveux en bataille, je suis épuisée. “*Sabah el-khier*”, lui dis-je. Bonjour.

“*Sabah el-noor*”, répond-il.

Je lui indique ma destination, à un peu plus d’une heure d’ici en voiture. Il prend la route du désert en direction de l’est. Tournée vers la vitre, je compte les djebels et les *wadis* – les collines et les vallées – qui ondulent dans l’obscurité, à fleur d’horizon. Lorsque nous nous arrêtons aux postes de contrôle tenus par des gamins encore imberbes et armés de vieilles mitraillettes des années 1960, j’enroule mon écharpe autour de ma tête et fais semblant de dormir.

Le chauffeur m’observe en douce dans le rétroviseur intérieur. Il se demande sûrement ce que fabrique une Américaine dans un taxi en plein cœur de l’Égypte, la seule région qu’aucun circuit touristique ne sillonne. J’imagine ce que je lui dirais si je trouvais le courage ou les mots pour lui parler.

Qu’avez-vous l’impression de ne pas avoir terminé ? C’est l’une des questions que je pose à mes clients. Et aussi : y a-t-il quelque chose que vous n’avez jamais fait et que vous voudriez faire avant de quitter cette vie ? Je crois bien avoir tout entendu : réparer la porte d’entrée qui frotte, prendre un bain dans la mer Rouge, publier ses Mémoires ou jouer une partie de poker avec un ami qu’on n’a pas vu depuis des lustres. Pour moi, c’est *ça*. Cette poussière, ce voyage éreintant, ce paysage semblable à un large ruban décoloré.

Dans une vie antérieure, je voulais être égyptologue. C’est d’abord la culture qui m’a fascinée. J’étais en CM1 et on étudiait l’Égypte ancienne. Je me souviens, je grimpais tout en haut de la cage à écureuil et, le visage offert au vent, je m’imaginai à bord d’une felouque en train de traverser le Nil. Mon bien le plus précieux était alors un livret du Musée égyptien du Caire : le catalogue de l’exposition *Trésors du Pharaon doré* que ma mère avait déniché dans une librairie d’occasion. Au lycée, j’ai appris le français et l’allemand car je savais que j’aurais besoin de ces deux langues pour traduire les travaux de recherche. Par la suite, j’ai choisi des universités proposant des cursus en égyptologie et fait mes études grâce à une bourse intégrale allouée par l’université de Chicago.

Tout ce que j'ai appris ou presque sur l'Égypte ancienne tourne autour de deux thèmes fondamentaux. Le premier est historique : l'Égypte fut gouvernée par trente-deux dynasties de pharaons qui ont régné pendant trois grandes périodes : l'Ancien Empire, le Moyen Empire et le Nouvel Empire. La I^{re} dynastie commence avec le roi Narmer, à l'origine de l'unification de la Haute et de la Basse-Égypte autour de 3150 av. J.-C. L'Ancien Empire est bien connu car c'est la période des pyramides, construites pour abriter les tombes des rois. Autour de 2150 avant notre ère, une guerre civile éclate en Égypte. Le pays est alors fractionné en quarante-deux provinces autonomes, les nomes, dirigée chacune par un nomarque. Pendant cette période, chaque nomarque protège son propre nome. Quelques alliances furent formées mais le pharaon installé dans le Nord ne règne pas sur un pays unifié ; en réalité, c'est un peu comme un *Game of Thrones* à la sauce égyptienne. Le Moyen Empire voit le jour lorsque le roi Mentouhotep II réunit la Haute et la Basse-Égypte autour de 2010 avant notre ère. Cette époque prend fin avec l'invasion des Hyksos venus du nord. S'ensuit alors une période durant laquelle l'Égypte reste sous le joug de souverains étrangers. Lorsque Amôsis parvient enfin à vaincre les Hyksos, le pays est réunifié et le Nouvel Empire fondé en 1150 av. J.-C.

Le deuxième concerne les pratiques religieuses de l'Égypte ancienne. La plupart de ces pratiques sont directement liées à Rê, le dieu du Soleil qui, comme l'astre, traverse le ciel chaque jour à bord d'une longue embarcation baptisée la barque solaire, et à Osiris, le dieu du monde souterrain. Osiris est également l'enveloppe corporelle du dieu du Soleil ; les deux divinités sont alors comme les deux faces d'une même pièce. Cela n'avait rien d'étonnant pour les anciens Égyptiens : Osiris et Rê constituent simplement les deux facettes d'une même entité, à l'image de la Trinité chrétienne composée du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Chaque nuit, Rê rend visite à Osiris et se glisse dans son corps pour y puiser la force de hisser le soleil le lendemain matin. Le modèle égyptien de la vie après la mort imitait d'ailleurs ce cycle : comme Rê, l'âme du défunt renaissait chaque jour et regagnait son corps à la nuit tombée.

La majeure partie de nos connaissances sur l'Égypte ancienne provient des tombes. Les Égyptiens de l'époque préparaient la mort et ce qu'il advenait après avec un soin infini. Même les personnes qui ne savent pas grand-chose sur l'égyptologie ont entendu parler du Livre des morts ou, comme l'appelaient les anciens Égyptiens, le Livre pour sortir au jour. Datant du Nouvel Empire, ce recueil de formules doit aider le ou la défunte à voyager jusque dans l'au-delà. Il s'inspire de textes funéraires plus anciens mais moins célèbres tels que les Textes des pyramides de l'Ancien Empire, premier corpus du genre. Ces derniers compilaient des formules servant à repousser les créatures maléfiques, des incantations que le fils du roi mort devait prononcer lors des cérémonies funéraires et des consignes à l'intention du défunt pour l'aider à atteindre le monde d'après. Sous le Moyen Empire, les textes funéraires étaient peints sur les cercueils des nobles et des autres citoyens et comprenaient plusieurs sortes de formules. Il y avait celles destinées à réparer les liens familiaux parce que la mort peut nous séparer des personnes qu'on aime ; celles censées protéger le défunt tout au long de son voyage avec Rê sur la barque solaire et les aider à vaincre Apep, le serpent du chaos qui tentait de stopper l'embarcation en avalant l'eau sur laquelle elle naviguait et, enfin, des formules pour aider le défunt à ne faire plus qu'un avec Osiris, nuit après nuit.

Les Textes des sarcophages contenaient également le Livre des deux chemins, première carte de l'au-delà jamais découverte. Ce texte n'était inscrit que dans certains cercueils du Moyen Empire, généralement peint au fond de la cuve. Sur cette carte, deux voies serpentent à travers le royaume des morts d'Osiris : la voie terrestre, noire, et la voie fluviale, bleue. Un lac de feu sépare les deux chemins. Quand on regarde la carte, on a l'impression de devoir choisir entre le ferry et la voiture : les deux itinéraires conduisent au même endroit, c'est-à-dire au champ des Offrandes où le défunt peut festoyer avec Osiris pour l'éternité. Sauf qu'il y a un piège : certains chemins ne mènent nulle part. D'autres précipitent les voyageurs vers des démons ou des cercles de feu. Le texte est parsemé de formules magiques qu'il faut prononcer pour franchir les portes surveillées par des gardiens.

La formule 1130 est le premier passage que j'ai traduit dans le Livre des deux chemins : *Tout homme qui connaît cette formule sera comme Rê dans le ciel, comme Osiris dans le monde souterrain, et il descendra dans le cercle de feu mais aucune flamme ne l'attaquera, pour toujours et à jamais.*

Pour toujours et à jamais. *Neheh djet.* Chez les anciens Égyptiens, le temps s'écoulait de plusieurs manières. Il pouvait être linéaire et éternel, à l'image d'Osiris. Ou bien cyclique, avec des réincarnations quotidiennes comme celle de Rê. Ces deux façons d'appréhender le temps n'étaient pas incompatibles, au contraire : pour réussir sa mort, il fallait expérimenter l'une et l'autre. Le tombeau était le tissu conjonctif, la batterie magique permettant d'alimenter la vie éternelle. La plupart des égyptologues étudient les dessins et les hiéroglyphes séparément mais lorsque j'ai commencé mes études, j'ai très vite réfléchi à leur disposition à l'intérieur du sarcophage, avec le Livre des deux chemins inscrit sur le fond de la cuve. Et si la momie enfermée à l'intérieur était censée activer la magie, un peu comme une clé ?

Les versions du Livre des deux chemins publiées à ce jour proviennent presque exclusivement des cercueils de nomarques découverts dans la nécropole de Deir el-Bersha, vivier tentaculaire de tombes de hauts dignitaires taillées dans la pierre. Véritable cité des morts. Il y a quinze ans, j'étais étudiante et je travaillais dans ces tombes dans l'espoir d'étayer ma thèse.

Qu'avez-vous l'impression de ne pas avoir terminé ?

Tandis que le chauffeur prend la direction du sud et me ramène à Deir el-Bersha, je regarde de nouveau par la vitre, frappée par la beauté du ciel étalé au-dessus du désert. Des zébrures bleutées, rosées, orangées annoncent la naissance d'un nouveau jour. Une étoile me fait un clin d'œil avant d'être avalée par le soleil.

Sirius. Je suis arrivée en Égypte le jour du lever héliaque de l'étoile.

L'Égypte formant une vallée, il est possible d'y observer les étoiles comme nulle part ailleurs et les Égyptiens de l'Antiquité inscrivaient l'apparition des groupes d'étoiles dans leur calendrier solaire. Tous les dix jours, une nouvelle constellation surgissait à l'est juste avant le lever du soleil, après avoir disparu pendant

soixante-dix jours. Sirius était la plus importante d'entre toutes. Le lever de Sirius, également baptisée Sothis ou *Sopdet*, était un signe de renaissance parce qu'il survenait à la saison des crues du Nil. Le fleuve sortait alors de son lit et fertilisait les champs en y déposant une couche de limon. Afin de célébrer l'événement, les Égyptiens voyageaient pour participer à de grandes fêtes, laissant souvent des inscriptions dans leur sillage. Mais ils en profitaient surtout pour s'enivrer et faire l'amour – c'était un peu Coachella à chaque nouvelle crue.

Wyatt m'avait raconté un jour que, pendant ces libations orgiaques, les fêtards buvaient jusqu'à se faire vomir pour imiter le débordement du Nil. *Ils savaient vivre, ces Égyptiens*, avait-il plaisanté.

Levant de nouveau les yeux, je cherche Sothis dans le ciel. Et comme les anciens Égyptiens, je vois en elle un signe.

Deir el-Bersha se trouve en plein cœur de l'Égypte, en face de Mallawi, une ville située sur l'autre rive du Nil. Seules les personnes autorisées par le gouvernement y ont accès, à cause des dégâts provoqués par d'anciens séismes et de récents pillages.

J'inspecte le paysage et aperçois enfin les tombes creusées dans la pierre que je connais bien. Des dizaines de minuscules portes métalliques sont alignées sur une bande de calcaire striée – on dirait un hôtel creusé dans les parois du *wadi*, la vallée. Un hôtel mortuaire. Je repère précisément l'endroit où j'ai passé trois saisons, dans le tombeau de Djehoutyhotep II, grand chef du nome de la Hase. En dessous, bardée d'échafaudages, se trouve la tombe récemment découverte. Je plisse les yeux mais ne remarque aucune activité de ce côté-là.

Ce n'est pas la seule nouveauté à Bersha. De vastes cimetières modernes qui n'existaient pas en 2003 s'étirent légèrement au sud des tombeaux. À côté d'une mosquée se dresse à présent une église aux couleurs vives fréquentée par les chrétiens coptes. Le long des berges du Nil, quelques agriculteurs cheminent sur d'étroits sentiers surélevés quadrillant leurs champs tandis que d'autres chargent un tas de feuilles de palmiers dattiers, semblables à de larges éventails, sur une charrette tirée par un âne.

Et soudain, nous voici arrivés à la maison des fouilles. Je règle la course et descends du taxi dans un tourbillon de sable.

La maison a changé, elle aussi.

Elle a été construite avec des briques de terre crue en 1908 par l'architecte britannique Gerald Hay-Smythe qui la souhaitait à l'image des monastères médiévaux coptes. Le porche s'était effondré avant mon arrivée, à l'époque où j'étais étudiante, et personne n'avait jamais entrepris de le réparer. Il a été reconstruit depuis.

Il n'y a aucune voiture garée à l'extérieur et le calme qui règne alentour laisse penser qu'il n'y a personne à l'intérieur. Je longe un carré d'oignons sauvages et un vélo piqueté de rouille, abandonné dans la cour de devant. Des draps, des chemises et des *galabeyas*, les longues tuniques traditionnelles, sèchent sur des cordes à linge. Il y a quinze ans, la famille égyptienne qui s'occupait de la maison des fouilles et des résidents égyptologues étendait nos vêtements au même endroit. Tout notre linge de lit sentait bon le soleil.

Je lance un "bonjour" interrogateur. Il n'y a pas de porte où frapper, juste un passage voûté. J'avance d'un pas hésitant, dérange un chat qui se réfugie en miaulant sur un rebord de fenêtre effrité. Les yeux mi-clos, la bête me jauge avant de disparaître à l'intérieur.

Je m'enfonce dans le long couloir qui sépare l'aile occupée par les employés de maison de celle réservée à l'équipe archéologique. Une fine couche de sable tapisse le sol, les murs, tout. "Il y a quelqu'un ?" Seul un flot de swing me répond en grésillant, échappé des entrailles de la bâtisse. Je passe la tête dans une pièce sans porte où s'entassent de vieux matelas une place recouverts de housses à l'effigie de trois héroïnes Disney : Cendrillon, Blanche-Neige et la Belle au bois dormant. Un peu plus loin dans le couloir, je reconnais la porte du magasin, la remise où nous entreposions toutes les trouvailles que nous mettions de côté pour les étudier plus tard. Je ne peux pas m'empêcher d'y entrer. Dans la lumière tamisée, je laisse mon regard glisser sur les boîtes en carton soigneusement étiquetées, empilées sur les étagères. Soudain, je fais volte-face, certaine d'être observée. Sur une table pliante repose une momie qui se trouvait là bien

avant mon premier séjour et y restera probablement longtemps après mon passage.

— George, dis-je à voix basse en l'appelant par le prénom dont tout le monde l'affublait il y a quinze ans. Ça fait plaisir de te revoir.

Un peu plus loin encore, je tombe sur la salle d'eau composée d'une cabine de douche et de toilettes. Je m'y enferme et effleure du bout des doigts la pancarte usée mais toujours scotchée derrière la porte de la petite pièce : NE TIREZ PAS LA CHASSE D'EAU SUR CE QUI EST JAUNE, LE PAPIER-TOILETTE, VOS ESPOIRS & VOS RÊVES.

“*Min hunak ?*” Une voix se rapproche. *Qui est là ?*

Le pantalon autour des chevilles, je me relève d'un bond, me rhabille et me lave les mains. Puis je sors du cabinet de toilette pour essayer de m'expliquer. C'est alors que je tombe nez à nez avec un souvenir vivant.

Comme si c'était hier, je revois cet homme au visage mat et buriné et ses mains délicates poser devant moi une assiette de salade fraîchement essorée alors que je suis attablée. Il est sans âge, figé dans le temps : le gardien qui s'occupait de la maison quand j'étais étudiante se tient devant moi.

— Hasib ?

Ses yeux s'agrandissent et, en entendant mon accent, il s'adresse à moi en anglais :

— C'était mon père, Hasib.

Je cligne des yeux.

— Tu es... *Harbi* ?

Harbi n'était qu'un adolescent à l'époque, mais c'était aussi l'un de nos collaborateurs les plus dévoués. Il faisait tout ce que lui demandait le professeur Dumphries : descendre les câbles et le matériel pour nous permettre d'étudier les hiéroglyphes ornant la partie haute des murs, rester planté des heures durant sous le soleil brûlant, armé d'un miroir qu'il orientait pour mieux capturer la lumière pendant que nous nous efforcions de reproduire le plus précisément possible les motifs creusés dans la pierre.

Il plisse les paupières.

— Dawn ?

— Tu te souviens de moi ?

S'il dit oui, il ne sera peut-être pas le seul à se souvenir.

— Bien sûr. Tu me rapportais des *Superman*.

C'est vrai : chaque fois que je faisais escale à Heathrow, j'achetais une bande dessinée pour Harbi et une barre chocolatée Cadbury pour Hasib.

— Je suis venue les mains vides, aujourd'hui. Ton père est toujours là ?

Il secoue la tête.

— Il est mort.

Parmi mes clients, les musulmans sont toujours plus à l'aise pour parler de la mort que les chrétiens, généralement terrifiés par cette phase de transition.

— Je suis désolée. Je garde de très bons souvenirs de lui. Plein.

Un sourire éclaire le visage de Harbi.

— Moi aussi. Je m'occupe de la maison des fouilles, maintenant. Avec mon fils.

Il marque une pause, fronce les sourcils.

— *Mudir* ne m'a pas prévenu de ton arrivée.

Quand je l'entends prononcer ce mot, *mudir*, le directeur, je pense aussitôt à Dumphries qui occupait cette fonction en tant que chef du département d'égyptologie de Yale. Mais bien sûr, un nouveau directeur a pris sa place. Wyatt.

— Ça s'est décidé à la dernière minute, dis-je d'un ton évasif. Où sont les autres ?

— C'est vendredi, répond Harbi en haussant les épaules.

Le vendredi était notre jour de repos et nous en profitions souvent pour aller visiter d'autres sites de fouilles.

— Ils ont passé la nuit à Sohag, ajoute-t-il.

Cette autre mission archéologique organisée par Yale se situe à environ trois heures et demie de route, en direction du sud.

— Ils rentrent quand ?

— Pour déjeuner, *inch'Allah*.

— Tu crois que je peux les attendre ici ?

— Oui, oui. Mais tu dois avoir faim, *doctora*.

Je sens mon visage s'empourprer.

— Oh, en fait je ne suis pas... *doctora*.

Pour Harbi, logiquement, tous les visiteurs de la maison sont des universitaires diplômés, comme ceux de Yale. Il ne lui vient

pas à l'idée que l'étudiante qui a travaillé ici trois saisons d'affilée n'a pas présenté sa thèse de doctorat.

Harbi me considère un moment dans l'attente d'une explication. Comme je reste muette, il avance dans le couloir.

— Mais tu dois quand même avoir faim, lance-t-il par-dessus son épaule.

Je remarque qu'il boite. Que lui est-il arrivé ? A-t-il fait une chute sur le chantier ? Souffre-t-il de sa blessure ? Je ne peux pas lui poser des questions personnelles étant donné que je ne suis pas prête à répondre aux siennes.

— En fait, non, je n'ai pas très faim, dis-je en le suivant. Ne t'embête pas...

Ignorant mes protestations, Harbi m'entraîne vers la plus grande pièce de la maison qui sert à la fois d'espace de travail et de salle à manger.

— Fais comme chez toi, je t'en prie.

Il me plante là pour se diriger d'un pas traînant vers la cuisine minuscule. Ses sandales en caoutchouc couinent sur le carrelage. Sous le dôme de briques de banco trône la table autour de laquelle nous prenions nos repas. Je reconnais les griffures sur le plateau en bois, les taches aux mêmes endroits. Mais c'est ce qui a changé qui me coupe le souffle. Disparus, les rouleaux de papier réfléchissant Mylar et les piles inégales de feuilles et de pochettes en papier kraft. À leur place, de l'autre côté de la salle à manger, plusieurs ordinateurs encombrant des bureaux emboîtés comme les pièces d'un puzzle. Un fatras de câbles entortillés, semblables à des monstres marins, et branchés à des protecteurs de surtension se balancent dangereusement dans le vide avant d'atteindre à grand-peine une prise fixée au mur. Des tablettes sont en train de charger. J'aperçois aussi deux grosses caméras numériques. Le mur du fond est recouvert d'une immense affiche : c'est la reproduction épigraphique de la scène de traction du colosse découverte dans la tombe de Djehoutyhotep sur laquelle Wyatt et moi avons travaillé pendant toute une saison – la dernière pour moi. Je reconnais les dessins minutieux que j'avais réalisés à la main sur du Mylar. À présent tracés à l'encre, ils sont accompagnés des transcriptions de Wyatt dans la marge. S'il me fallait une preuve de mon passage entre

ces murs, une preuve que j'ai accompli quelque chose d'utile, alors la voici étalée sous mes yeux.

Je sors dans le patio par la porte-fenêtre au moment où Harbi paraît, chargé d'une petite pile d'assiettes.

— Assieds-toi, je t'en prie, dit-il et je me glisse à mon ancienne place, autour de la table.

Harbi a apporté une salade de tomates et de concombres parsemée de coriandre, des tranches de fromage à pâte molle et une galette d'*aish shamsi*, le pain qu'on laisse lever au soleil avant de l'enfourner. Je me rends vite compte en commençant à manger que je suis affamée. Harbi m'observe en souriant.

— Pas faim, se moque-t-il.

— Un peu, j'admets avant de sourire à mon tour. Très.

Pour le dessert, il dépose devant moi une part de *basbousa*, un gâteau à base de noix de coco, de miel et de semoule moyenne. La dernière cuillerée avalée, je me cale au fond de ma chaise.

— Je crois que je ne mangerai plus rien pendant trois jours.

— Alors ça veut dire que tu restes, réplique Harbi.

Je ne peux pas. J'ai une vie de l'autre côté de la planète, une famille qui s'inquiète pour moi. Pourtant, il y a quelque chose de tellement irréel dans le fait d'être ici de nouveau... J'ai l'impression d'avoir réussi à remonter le temps, tout simplement. De jouer une sorte de jeu. Comme quand on fait un rêve merveilleux, qu'on sait que ce n'est pas vrai mais qu'on évite délibérément de se réveiller.

Après le départ de Harbi, je me rends compte que sa dernière phrase n'était pas une question mais plutôt un constat. Comme s'il avait déjà pris la décision à ma place.

Et je n'ai pas protesté.

Ma mère disait que les yeux bleus portaient malheur parce qu'on pouvait lire dans les pensées d'une personne aux yeux clairs mais je n'ai tenu aucun compte de cet avertissement le jour où j'ai rencontré Wyatt Armstrong. C'était en 2001. J'étais une étudiante en doctorat fraîchement débarquée à Yale, j'avais cinquante dollars sur mon compte en banque et je partageais un logement avec une colocataire. Depuis mon arrivée à New

Haven trois jours plus tôt, une pluie froide rinçait la ville sans répit. La veille de la rentrée, en fin de journée, je sortais de la bibliothèque Sterling et regagnais mon appartement lorsque la pluie a redoublé d'intensité. Comme j'avais peur de mouiller la pile de livres que je serrais dans mes bras – parmi lesquels plusieurs épais volumes des transcriptions des Textes des sarcophages d'Adriaan de Buck –, j'ai poussé la première porte qui se trouvait sur ma route

Pour un mercredi soir, l'humeur qui régnait au bar Toad's Place était disons... aussi sautillante que le batracien dont il portait le nom. L'endroit était rempli de filles de Yale et de Quinnipiac venues en bus, qui arpentaient York Street perchées sur des talons et moulées dans des minijupes couvrant à peine leurs fesses. À l'intérieur, les étudiants de première année se bousculaient autour du bar, brandissant leurs cartes d'identité falsifiées comme s'il s'agissait de badges du FBI. Un groupe de metal jouait à pleins tubes quelque part dans le fond de la salle, étouffant les cris euphoriques d'une bande de filles occupées à encourager les deux participants d'un concours de beuverie.

Le sol collait aux semelles de mes baskets, une odeur de Budweiser et d'herbe flottait dans l'air. Ayant jeté un coup d'œil au rideau de pluie et optant pour le moindre mal, je me frayai un chemin jusqu'au bout du bar. Arrivée à destination, je me perchai sur un tabouret et posai ma pile de livres sur le comptoir en essayant de me faire toute petite.

Je le remarquai tout de suite, bien sûr. Il avait roulé les manches de sa chemise jusqu'aux coudes. Ses cheveux dorés retombèrent sur ses yeux lorsqu'il attrapa le verre, le souleva et le reposa d'un coup sec, vide, sur le comptoir scarifié. Autour de lui jaillit un concert d'exclamations enthousiastes : *Mark ! Mark ! Mark !* Mais il ne sourit pas, ne leva pas les bras en signe de victoire, ne consola pas non plus le perdant. Il se contenta de hausser les épaules comme s'il savait depuis le début que l'affrontement se terminerait ainsi, que la victoire lui revenait de droit.

Le prototype du connard.

Il y avait bien quelques héritiers de bonne famille à l'université de Chicago mais à Yale, ils étaient légion : la norme plutôt que l'exception. Je n'étais pas là depuis très longtemps et

pourtant, les quelques étudiants que j'avais déjà eu l'occasion de rencontrer semblaient tout droit sortis des pages d'un magazine de déco chic, genre *Town & Country*. Ma colocataire, que j'avais dénichée en punaisant une annonce sur le tableau d'affichage, venait de la Hudson Valley et n'avait que le mot *dressage* à la bouche. Je croyais que ça avait un rapport avec la mode, jusqu'au jour où je l'ai vue dans sa tenue d'équitation.

Soudain, le type leva les yeux et son regard bleu captura le mien. On aurait dit le cœur d'un glacier et j'éprouvais la même sensation que lorsqu'on touche un morceau de glace carbonique et qu'on ne peut plus décoller la main, même si on essaie de toutes ses forces.

Au même moment, il ouvrit la bouche et laissa échapper un long rot sonore.

Je me détournai, écoeurée. La serveuse posa une serviette en papier devant moi.

— Qu'est-ce que je te sers ?

Je n'avais pas les moyens de me payer un verre mais je ne pouvais pas non plus attendre que la pluie cesse sans rien commander.

— De l'eau gazeuse ?

— Elle prendra un Hendrick's frappé. Avec un zeste de citron vert.

Le type était venu s'asseoir à côté de moi. Tellement furtif et silencieux que je n'avais rien remarqué.

Je fus d'abord étonnée par son accent – britannique. Puis aussitôt après, par son arrogance sans borne.

— Non, merci.

— C'est ma tournée, insista-t-il. En général, je suis imbattable pour deviner la boisson préférée des gens.

Il désigna d'un hochement de tête une fille en bustier à sequins qui dansait toute seule.

— Margarita Skinnygirl ou, quelle horreur, spritzer rosé.

Il fit ensuite un geste en direction de deux types en blousons de cuir en train de s'embrasser à pleine bouche.

— Whisky Fireball.

Puis il pointa le doigt sur moi.

— Dry martini. Je me trompe ?

J'avais effectivement un faible pour le gin mais j'aurais préféré mourir plutôt que de l'admettre.

— Rectificatif : avec trois olives au bleu ! lança-t-il à l'adresse de la serveuse avant de reporter son attention sur moi. Tu préfères le salé, pas vrai ?

L'ombre d'un sourire joua sur ses lèvres tandis qu'il ajoutait :

— À moins que tu ne sois du genre insipide.

Ce type était décidément insupportable. Dehors, les rafales de pluie et de vent avaient pris des allures d'ouragan mais tant pis : je préférerais encore affronter les éléments plutôt que me coltiner cet abruti prétentieux. Je tendis la main pour récupérer mes livres. Il en prit un au sommet de la pile, l'ouvrit et jeta un coup d'œil aux hiéroglyphes.

— Égyptologie. Ça, je l'avais pas vu venir.

Il me rendit le livre et se pencha légèrement vers moi pour demander à voix basse :

— Serais-tu un artéfact antique présentant un intérêt culturel avéré ? Auquel cas je te fouillerais volontiers.

Je clignai des yeux.

— Ça marche vraiment, ce genre de réplique bidon ?

— Une fois sur deux. Mais j'ai un plan B : je me glisse dans la peau d'un défenseur du relativisme culturel et, toi, tu adoptes la position du missionnaire, d'accord ?

— Je suis contente que tu aimes l'histoire parce que, dans une minute, tu feras partie de mon passé.

J'avalai une grande gorgée du cocktail avant de sauter du tabouret.

— Merci pour le verre.

— Attends, fit-il en me retenant par le bras. J'efface tout et je recommence sérieusement. Je m'appelle Wyatt.

— menteur.

— Je te demande pardon ?

— Tes amis t'appellent Mark.

— C'est un surnom. Le diminutif de marquis d'Atherton.

— Parce que tu es marquis ?

— Euh, non.

Il hésita un instant avant d'ajouter :

— C'est mon père, le marquis. Moi, je suis seulement comte.

Il leva son verre, le cogna contre le mien.

— Anglais pure souche, avec des ancêtres descendants de Guillaume le Conquérant, j'en ai bien peur, et pas mal de relations consanguines depuis.

Il me gratifia d'un sourire, sincère cette fois, comme s'il voulait m'inclure dans sa blague. Et tout à coup, je compris comment ce mec était devenu un connard imbu de sa personne. Ça n'avait rien à voir avec son titre de comte. C'était sûrement parce que quand il souriait – quand il esquissait ce sourire à la fois éclatant et presque contrit –, tout le monde tombait sous le charme.

— OK, reprit-il. Et toi, tu es... ?

— Sur le départ, complétai-je en posant mon verre sur le comptoir.

Le lendemain matin, j'arrivai la première dans la petite salle de séminaire où Ian Dumphries, le chef du département égyptologie de Yale, avait invité tous les étudiants titulaires d'un master à une réunion de prérentrée pour cette nouvelle année universitaire. J'avais déjà eu plusieurs entretiens avec lui lorsque j'avais posé ma candidature pour intégrer le programme de doctorat. Contrairement à de nombreux égyptologues, il ne focalisait pas son attention sur un seul aspect de la discipline, par exemple l'architecture de terre crue ou la bataille de Qadesh ou encore la grammaire égyptienne. Ian Dumphries avait publié une multitude d'articles sur toutes sortes de sujets : le Livre des deux chemins, l'archéologie du Moyen Empire, l'histoire de la religion égyptienne et commentait même, de temps en temps, un ostracon démotique. Vu le sujet de thèse que je voulais proposer, il me fallait un tuteur ouvert d'esprit. Dumphries était à mes yeux un homme aussi brillant que terrifiant et je tombai des nues lorsqu'il m'accueillit par mon nom de famille. "McDowell. Bienvenue à Yale."

J'avais choisi cette université principalement parce que je savais que j'aurais l'occasion de travailler à Deir el-Bersha en étudiant ici. Dans les années 1890, la nécropole avait été la chasse gardée d'un égyptologue britannique, Percy E. Newberry qui

travaillait alors avec Howard Carter (qui s'illustrera plus tard avec Toutankhamon). La supervision du site avait changé de mains de nombreuses fois avant que Yale ne fasse l'acquisition de la concession en 1998, date à laquelle le professeur Dumphries fut nommé responsable du site.

Cinq autres étudiants déboulèrent dans la salle, absorbés dans une conversation animée. Nous n'étions que sept doctorants dans ce département et ce détail avait également pesé dans la balance. Ils s'installèrent autour de la grande table sans cesser de bavarder avec la décontraction des gens qui se connaissent bien. J'étais la seule nouvelle, cette année-là.

— Ça me fait plaisir de constater que vous avez tous survécu à un été de plus, déclara Dumphries. J'aimerais vous présenter notre dernière offrande, Dawn McDowell. Nous l'avons volée à l'université de Chicago. Je vais vous demander de vous présenter rapidement à tour de rôle, d'accord ? Dites juste qui vous êtes et comment vous avez atterri ici.

Ma curiosité assoiffée absorba le nom des écoles où ils avaient étudié et les sujets de leurs thèses. Le dernier étudiant était en train de conclure sa présentation lorsque la porte s'ouvrit à toute volée. Wyatt Armstrong entra dans la salle d'un pas assuré, tenant en équilibre instable une boîte Dunkin' Donuts contenant plusieurs gobelets de café et une autre remplie de beignets miniatures.

— Désolé du retard. C'est une longue et sinistre histoire mettant en scène une bétonnière, un bébé en pleurs et un dragon de Komodo mais au lieu de vous faire subir l'ennuyeux récit de mes tribulations, j'ai préféré vous apporter des gâteaux pacificateurs et du café pas terrible.

Je le regardais fixement, le cœur battant, calculant mentalement les probabilités. Dans une école de sept mille cinq cents étudiants en troisième cycle, combien de chances avais-je de me retrouver dans un minuscule département avec la seule personne que j'avais espéré ne jamais revoir ?

Je guettaï la réaction de Dumphries avec ses vêtements impeccables et son air légèrement guindé. Contre toute attente, il se contenta de secouer la tête en esquissant un petit sourire.

— Assieds-toi, Wyatt, ordonna-t-il sur le ton qu'utilisent les parents exaspérés par un gamin qui les fait tourner en bourrique

mais qu'ils aiment secrètement par-dessus tout. Tu arrives juste à temps pour expliquer à Mlle McDowell qui tu es et pourquoi je te tolère dans les parages.

Wyatt se laissa choir sur la chaise vide, à côté de moi. S'il fut surpris de me voir, il ne le montra pas.

— Tiens, tiens, salut, Olive, murmura-t-il d'un ton moqueur.

— Je m'appelle Dawn.

Il arqua un sourcil.

— Ah oui ? susurra-t-il avant d'enchaîner : j'ai fait des études d'égyptologie à Cambridge et je suis arrivé ici il y a trois ans. Comme je suis un obsédé de la linguistique, je bosse comme maître assistant dans toutes les classes d'écriture hiéroglyphique, hiératique et démotique du premier cycle. Ma thèse s'intitule : *Discours rituel et formes verbales interlocutoires dans les Textes des sarcophages*. Il m'a fallu six mois pour pondre un titre aussi sexy alors je te déconseille de me le voler.

— Les Textes des sarcophages ? répétais-je.

— Dawn a l'intention d'étudier le Livre des deux chemins, intervint Dumphries.

Wyatt planta son regard sur moi.

— Ce qui veut dire qu'on va pas mal se croiser, tous les deux.

— Je ne suis pas spécialiste en philologie, fis-je remarquer. J'essaie juste de combler un vide dans les recherches effectuées jusqu'à présent.

Je me tournai vers les autres doctorants afin de poursuivre mes explications.

— En 1904 et 1906, Pierre Lacau a publié les textes constituant le Livre des deux chemins découverts dans plusieurs sarcophages conservés au Caire, mais la plupart des textes trouvés sur ou à l'intérieur des cercueils n'ont jamais été recensés comme tels.

Maintenant que j'étais lancée sur ce sujet qui me passionnait, les mots coulaient plus vite.

— En fait, j'aimerais me concentrer sur l'iconographie. On ne peut pas regarder la carte du Livre des deux chemins sans concevoir le sarcophage comme le microcosme de l'univers. Imaginez que la paroi frontale du cercueil représente le levant et la paroi arrière le couchant. Le fond de la cuve représente le monde souterrain, doté de sa carte. Le couvercle est Nout, la déesse

du ciel, et entrer dans un sarcophage équivalait alors à retourner dans son ventre... pour ressusciter dans l'au-delà depuis cet endroit. La momie occupe ainsi tout l'espace entre la terre et le firmament.

Dumphries hocha la tête.

— La thèse de Wyatt proposera une nouvelle traduction du Livre des deux chemins. Et dans la sienne, Dawn compilera pour la première fois toutes les représentations illustrées du même livre.

Un étudiant émit un ricanement moqueur.

— Vous devriez publier en tandem.

— Pas bête, fit Dumphries. Dawn est trop modeste pour vous le dire mais elle a déjà publié un chapitre de sa thèse dans le *Journal of the American Research Center in Egypt*.

Je me sentis rougir. C'était rare que le travail d'un étudiant de premier cycle fût accepté par un journal d'égyptologie et je n'étais pas dupe : c'était en partie pour cela que Yale m'avait fait les yeux doux. J'en étais immensément fière.

— L'article s'appelait "Le corps offre au cercueil sa cohérence", ajoutai-je.

Le regard de Wyatt fut comme une brûlure et je me tournai vers lui.

— C'est *toi* qui as écrit ça ?

— Tu l'as lu ?

Il acquiesça d'un rapide mouvement de tête puis jeta un coup d'œil à Dumphries, tellement élogieux à mon sujet. Eut-il l'impression de perdre un peu son statut de chouchou ? Toujours est-il qu'à cet instant, quelque chose bougea en Wyatt Armstrong, comme si son armure se remettait en place.

Durant le mois qui suivit, nous fîmes tout notre possible pour nous éviter, Wyatt et moi, nous croisant uniquement lorsque nous ne pouvions pas faire autrement, à savoir le lundi et le mercredi à 9 h 15. Nous encadrions alors seize étudiants de premier cycle inscrits au cours de Dumphries intitulé "Les dieux de l'Égypte ancienne". Durant ces séances, nous prenions soin de nous asseoir de part et d'autre de la grande table de la salle de conférences. On nous annonça en octobre que nous

accompagnerions Dumphries et sa classe au MFA, le musée des Beaux-Arts de Boston, où se tenait la nouvelle exposition sur le Livre des deux chemins.

À l'époque, je n'avais jamais vu la carte du monde souterrain autrement qu'imprimée dans des publications. Rien n'aurait gâché ma joie de pouvoir examiner d'aussi près une image du Livre des deux chemins. Rien du tout. Pas même Wyatt.

Le jour de la sortie, Dumphries fit une présentation dans une salle de classe du musée. Une série de photos du chantier de fouilles de Deir el-Bersha défila sous nos yeux tandis qu'il posait le décor :

— Imaginez-vous en 1915, dans la peau de l'égyptologue qui vient de découvrir un puits funéraire de neuf mètres de profondeur sous un éboulis rocheux dans une nécropole du Moyen Empire. Vous avez déblayé l'entrée et venez de vous faufiler pour la première fois à l'intérieur de la tombe 10A. Vous laissez vos yeux s'habituer à la pénombre et là, que voyez-vous ? Une tête de momie décapitée posée sur le couvercle d'un cercueil.

En face de moi, un étudiant haussa les sourcils.

— Putain mais on est carrément dans *Indiana Jones*, là.

À côté de moi, Wyatt ricana.

— La tombe 10A appartenait au nomarque Djehouty-nakht et à sa femme qui portait le même nom que lui.

Wyatt se pencha vers moi.

— Ça devait pas être facile pour le facteur...

— Ils vivaient aux alentours de 2000 av. J.-C., donc au Moyen Empire, et gouvernaient une province de Haute-Égypte. Au cours des quatre mille ans séparant leur mort de la découverte de leur sépulture au xx^e siècle, des pilleurs se sont introduits dans leur tombe. Ils ont volé l'or, les bijoux et tous les objets de valeur avant de jeter la momie décapitée dans un coin. Ils ont ensuite mis le feu à la chambre pour détruire les preuves de leur passage. Heureusement, certaines choses ont survécu aux flammes. Elles ont été rapportées au MFA en 1921 par des égyptologues de Harvard. C'était la première fois que ces trouvailles étaient exposées.

Je fixai l'image projetée sur l'écran : la tête de la momie, enveloppée dans des bandes de lin effiloché, brunie par la résine

plusieurs fois millénaire. Les sourcils avaient été peints à la main, les cavités orbitaires étaient légèrement proéminentes. Les coins de la bouche pointaient vers le bas d'un air vaguement désappointé.

Une étudiante de licence leva la main.

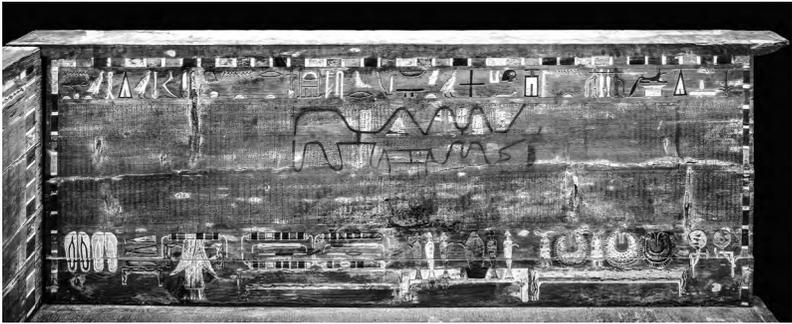
— Et le reste du corps, on sait où il est ?

— En Égypte, répondit Dumphries. Ce qu'on ne sait pas en revanche, c'est s'il s'agit d'un cadavre d'homme ou de femme. C'est dingue de se dire qu'on a eu quatre mille ans pour élucider ce mystère et que certaines questions sont toujours sans réponse.

Il passa à la diapo suivante.

— L'évolution des Textes des sarcophages et du Livre des deux chemins reflète plus un désir de changer les tendances en matière de décoration funéraire qu'une volonté d'ouvrir plus largement l'accès à l'au-delà sacré. Lorsque le nombre de sarcophages s'est multiplié au Moyen Empire, les formules qu'on trouvait autrefois sur les papyrus précieux étaient désormais peintes sur les parois du cercueil en bois.

Il cliqua de nouveau et l'image familière du Livre des deux chemins emplît l'écran avec ses deux lignes sinueuses, l'une bleue et l'autre noire, séparées par le lac de feu pourpre.



— Le Livre des deux chemins apporte une nouvelle fois la preuve de la symbiose entre Rê et Osiris, expliqua Dumphries. Si Rê se lance dans la traversée du monde souterrain, c'est essentiellement pour s'unir à la momie d'Osiris. Les routes qui parcourent ce territoire permettent à Rê d'aller retrouver Osiris. L'objectif des défunts consiste à devenir à la fois Rê et Osiris dans le but d'atteindre la vie éternelle.

Il suivit du bout du doigt les lignes ondulantes de l'image projetée.

— Cela dit, Le Livre des deux chemins ne mentionne pas explicitement *deux* chemins ; il parle juste de... *chemins*. Les routes bleue et noire ne portent aucun nom spécifique mais on peut imaginer qu'il s'agit d'un itinéraire terrestre et d'un autre fluvial conduisant tous deux au monde souterrain et donc au même résultat.

Dumphries parcourut la salle du regard et je me rendis soudain compte qu'il me cherchait.

— McDowell, dites-nous ce qu'était la clé de la résurrection selon le Livre des deux chemins.

— La connaissance, répondis-je en me redressant. C'est la raison pour laquelle les textes étaient placés à l'intérieur du sarcophage. Ils contiennent des formules que les défunts doivent connaître pour surmonter tous les obstacles qui se dresseront sur leur route jusqu'au sanctuaire d'Osiris.

— Exactement. D'ailleurs, qui pourrait se passer de la connaissance pour surmonter les épreuves de ce monde... ou du suivant ? Des questions ? conclut-il en se tournant vers les étudiants.

Une main se leva.

— Est-ce que ce sera au programme des partiels ?

Dumphries balaya la question en détournant les yeux.

— Quelqu'un d'autre ?

— Est-ce qu'il fallait être super riche pour avoir le Livre des deux chemins peint sur son sarcophage ?

— Ceux que nous avons trouvés à Bersha appartenaient à de hauts dignitaires du nome de la Hase mais une bonne mort n'était pas liée au statut social. Chaque Égyptien pouvait devenir *akh* – l'esprit transfiguré.

Une troisième élève leva la main.

— Est-ce que le sexe du défunt était important ? Est-ce que les femmes pouvaient aussi avoir une carte ?

— Oui, répondit Dumphries. On en a retrouvé dans des tombeaux de femmes issues de la noblesse.

Wyatt croisa les bras.

— Certains égyptologues prétendent que les femmes devaient se parer d'attributs masculins pour s'unir à Osiris, à l'image des pharaonnes qui portaient la traditionnelle barbe postiche du roi.

— Je ne suis pas d'accord avec cette théorie, objectai-je. En égyptien ancien, le mot *cadavre* est déjà du genre féminin. Et dans le cercueil d'une femme datant du Moyen Empire, on a remarqué que les pronoms utilisés dans les formules avaient tous été féminisés, c'est-à-dire spécialement modifiés pour la défunte.

Wyatt et moi nous mesurâmes du regard pendant que Dumphries éteignait le projecteur.

— Quand *momie* et *popi* auront terminé de se chamailler, raille-t-il, vous pourrez déambuler librement dans le musée. Armstrong, McDowell, je vous passe le flambeau.

Sur ce, il partit en compagnie du conservateur du musée pour examiner les objets rapportés de Bersha qui ne faisaient pas partie de l'exposition. Les étudiants nous suivirent dans les allées. Wyatt était le premier maître assistant. Même si j'avais convoité cette position, je n'étais pas aussi compétente que lui pour enseigner le déchiffrement des hiéroglyphes. Et j'étais bien obligée d'admettre qu'il assurait comme un chef.

Wyatt demanda aux étudiants de se rassembler en demi-cercle à l'entrée de la nouvelle exposition. Tous tenaient un petit paquet de feuilles sur lesquelles étaient imprimés les hiéroglyphes inscrits sur les sarcophages qu'ils verraient en premier. Les filles du groupe, et même quelques garçons, le regardaient comme s'il était le créateur de l'univers. Certains étudiants s'inscrivaient au cours de Dumphries uniquement pour l'assistant british qui, à en croire les rumeurs, était à lui seul un condensé de Harrison Ford et du poème de Yeats, *La Seconde Venue*.

— La conception de l'alphabétisation en Égypte ancienne est souvent réductrice : soit on savait lire, soit on ne savait pas. Alors qu'il s'agit en réalité d'un continuum tout au long de la période antique. Si vous étiez prêtre ou bureaucrate, vous appreniez les hiéroglyphes. Si vous vouliez devenir scribe, vous appreniez le hiératique, c'est-à-dire l'écriture cursive des hiéroglyphes, qui facilitait au quotidien la rédaction des contrats, des testaments et des documents nécessaires à la vie des villages. Mais même les gens du peuple savaient reconnaître les principaux symboles, tout comme on reconnaît un panneau STOP à sa forme même si on n'arrive pas à lire les lettres. Avec un peu de chance, chacun

d'entre vous saura bientôt déchiffrer les hiéroglyphes aussi bien qu'un bureaucrate. Alors allons-y.

Les anciens Égyptiens sont à l'origine du développement de notre alphabet. Lorsque les locuteurs des langues sémitiques sont partis de la zone géographique aujourd'hui baptisée Israël pour voyager jusqu'en Égypte, ils ne possédaient aucun système d'écriture. En voyant les Égyptiens graver leurs noms dans la pierre, ils ont voulu faire pareil. Ils ont donc choisi des hiéroglyphes représentant des objets ordinaires – de l'eau, un œil, une tête de taureau – et les ont utilisés pour former les premières lettres de ces mots dans leur propre langue.



L'ibis renvoyait à *Djehouty* – le nom du dieu Thot en Égypte antique. La ligne brisée figurait l'ondulation de l'eau, la lettre *n*. Juste en dessous, le bâton représentait *kh*. Le cercle traversé de lignes horizontales se lisait *kh* – répétant les sons émis par le bâton – et la miche de pain, *t*. La traduction d'un hiéroglyphe comprend deux étapes. La première consiste à transposer les sons des dessins étudiés dans une écriture utilisant des signes alphabétiques. La translittération de celui-ci donnait donc *dhwtj-nht*...

— Voici le sarcophage de Djehouty-nakht, lança Wyatt. Que faut-il vérifier avant toute chose ?

— La direction dans laquelle sont tournés les visages dessinés, répondit une étudiante. Parce que c'est ce qui indique le sens de la lecture.

— Exact. Donc, en l'occurrence, l'oiseau regarde vers la gauche, ce qui signifie... ? reprit Wyatt en interrogeant la fille du regard.

— Que nous lisons les colonnes du texte de gauche à droite.

— Très bien. Ce qu'il faut savoir, c'est que l'une des raisons pour lesquelles il a fallu si longtemps avant de parvenir à déchiffrer les hiéroglyphes, c'est qu'ils ne sont ni purement phonétiques

ni complètement idéographiques. C'est une combinaison des deux à laquelle s'ajoute une troisième catégorie de signes, histoire de brouiller encore plus les pistes : les déterminatifs. Ces derniers ressemblent à des indices qui donnent des informations sur le sens des mots auxquels ils sont accolés.

Le petit groupe d'étudiants se rapprocha, plissant les yeux pour mieux étudier les images ornant la paroi extérieure du sarcophage de Djehouty-nakht. Elles étaient peintes en gris-bleu et certaines ressortaient en relief sur la bande de peinture coquille d'œuf tandis que d'autres étaient si discrètes qu'on peinait à les distinguer du grain du bois.

— Qui voit un idéogramme ? demanda Wyatt.

Un jeune type posté à côté de lui désigna la frêle silhouette de canidé perchée sur un piédestal.

— Le chacal.

— Très bien. Le chacal est le dieu Anubis ou, dans l'ancienne langue égyptienne, *Inpou*. Le hiéroglyphe représente son nom. Mais qu'est-ce qu'on peut voir juste devant ?

Wyatt fit glisser son doigt sur la plaque de verre, soulignant une série de signes.



C'était l'une des premières combinaisons de hiéroglyphes que j'avais apprises. C'était aussi l'une des plus répandues.

— *Hotep di nisu*, lut Wyatt. Une offrande que le roi remet de la part de... ?

— D'Anubis, répondit l'étudiant qui avait montré le chacal. Le dieu de l'embaumement.

— Tout à fait. Il joue un rôle très important pour les momies.

Il esquissa un sourire espiègle avant d'ajouter :

— Et pour les *popis* aussi, bien sûr. Et qu'est-ce qui vient après ? Est-ce que quelqu'un sait ce que signifient ces quatre pots attachés ensemble ?

— Les offrandes se trouvent à l'intérieur ? suggéra un autre étudiant.

— Non, parce que ce n'est pas un idéogramme, intervint une fille du groupe. C'est un phonogramme. Le dessin des pots attachés ensemble représente le mot *khenet*. Ce ne sont pas des pots, en fait. C'est juste une ruse pour écrire trois lettres de l'alphabet : *khn-n-t*.

Les sourcils de Wyatt se soulevèrent.

— Bravo.

Les joues de la fille virèrent au rouge écarlate.

— Ça me touche beaucoup, venant de vous.

— Non mais j'y crois pas, marmonnai-je.

Tandis qu'il se lançait dans un nouveau cours de translittération, mon regard fut attiré par une sculpture découverte dans la tombe 10A, en même temps que les cercueils des Djehouty-nakht. Deux artisans façonnés dans du bois se tenaient agenouillés près d'un métier à tisser. Au premier plan, des femmes filaient le lin. Aussi surprenant que cela puisse paraître, les brins de lin et le métier à tisser étaient intacts, tels qu'ils avaient été déposés dans la chambre funéraire avec les autres sculptures, les poteries et les ouchebtis quatre millénaires plus tôt.

— C'est l'heure de la chasse au trésor, déclara Wyatt en leur distribuant une liste d'objets. Vous allez travailler par deux, alors choisissez un partenaire. Les réponses se trouvent quelque part dans l'exposition. La première équipe qui reviendra avec les photos sur un téléphone gagnera dix points supplémentaires sur son prochain devoir à rendre. C'est parti !

Il se tourna vers moi tandis que les étudiants s'égaillaient rapidement.

— Est-ce que j'étais aussi débile quand j'étais à leur place ?

— Tu veux vraiment connaître la réponse ? répliquai-je.

Il s'éloigna en direction des cercueils des époux Djehouty-nakht.

— Tout bien réfléchi, non. Mais regarde-moi ça.

Nous restâmes tous les deux immobiles, hypnotisés par le Livre des deux chemins recouvrant le sarcophage intérieur du gouverneur. Il y avait la porte rectangulaire rouge sur la ligne d'horizon. Les deux voies conduisant au monde souterrain : la fluviale peinte en bleu, la terrestre peinte en noir. Et la ligne pourpre entre les deux, le lac de feu. Après l'avoir étudié pendant

des années sur des photos et des dessins, j'avais l'impression d'avoir décroché le Saint-Graal sauf qu'il était enfermé à double tour dans une vitrine en verre.

— J'aimerais bien savoir qui, en voyant ça, a été le premier à penser que c'était une carte, murmura Wyatt.

— Bah, à ma connaissance, le cercueil n'était pas vide. Le défunt était clairement censé se lever et choisir l'un des deux chemins pour atteindre le champ des Offrandes.

— Je ne voudrais surtout pas te contredire mais le Livre des deux chemins que nous avons sous les yeux était peint sur la *paroi* du cercueil de Djehouty-nakht. Donc... ta théorie ne tient pas.

Je m'écartai de lui pour observer le panneau de cèdre richement décoré situé à l'avant du sarcophage extérieur. Une porte en trompe-l'œil permettait au *ba*, l'une des composantes de l'être humain, de circuler entre l'au-delà et le monde des vivants. Djehouty-nakht était représenté devant cette porte. À côté de lui, le texte réclamait des offrandes au roi et à Osiris : de l'encens, du vin, plusieurs variétés d'huile, des fruits, de la viande, du pain, des oies.

Dans le cercueil placé à l'intérieur de la cuve, la momie du gouverneur avait dû être allongée sur le flanc gauche, le regard tourné vers l'est. Des formules extraites des Textes des sarcophages recouvraient les parois intérieures, formant une protection supplémentaire, comme une dernière épaisseur de tissu.

— Les formules des Textes des sarcophages entouraient la momie pour une raison bien précise, fis-je observer à voix basse.

— Oui, admit Wyatt. Le papyrus se désintègre mais pas le cèdre. Une fois de plus, je ne voudrais pas que tu me prennes pour un chieur mais...

— Mais c'est plus fort que toi, c'est ça ?

Il haussa les épaules.

— Ce sont des textes, Olive. Tu vas avoir du mal à les intégrer à tes théories sur l'iconographie.

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Je m'appelle Dawn. Et je déteste que tu m'appelles Olive.

Wyatt se pencha vers la vitre. Tellement près que son souffle dessina un petit cercle de buée.

— Je sais, murmura-t-il. C'est le but du jeu.

À l'heure où la maison des fouilles mijote dans le soleil de la fin d'après-midi, tous les êtres vivants en font autant. Les ventilateurs ne brassent pas l'air assez vite et la chaleur irradie des murs de briques en terre. Une mouche qui tournoyait autour de mon repas s'écrase sur la table creusée de cicatrices. Sur les berges du Nil, les champs de maïs et de luzerne entrelacent leurs sillons efflanqués, semblables à une rangée de soldats ivres rentrant chez eux d'un pas titubant.

Quand j'étais étudiante en doctorat, c'était l'heure à laquelle je quittais le site archéologique d'un pas traînant. Le soleil forgeait une couronne de feu au-dessus de ma tête. De retour à la maison, nous poursuivions parfois notre travail dans la remise mais la plupart du temps, levés à l'aube, nous nous efforcions de rattraper notre déficit de sommeil en nous accordant une petite sieste dans nos chambres respectives.

Je revois la mienne et le ventilateur que je devais rafistoler avec du ruban adhésif pour le faire fonctionner. Je me déshabillais et m'allongeais en culotte et soutien-gorge sur l'étroit lit une place, puis je faisais semblant de dormir jusqu'à ce qu'un léger coup résonne sur la cloison qui nous séparait. Je répondais en frappant à mon tour. Pendant que le reste de la maisonnée paressait, il se glissait dans ma chambre, enroulait son corps autour du mien et nous nous enflammions à l'unisson.

Harbi propose de me préparer un lit mais je ne veux pas mettre la charrue avant les bœufs. Il retourne chez lui et je continue d'attendre seule.

Il est presque 10 heures du matin à la maison. Brian doit être au travail et Meret à l'école.

Je devrais leur dire où je suis.

Mais il y a des sentiments que la langue anglaise ne réussit pas à exprimer pleinement. Les émotions liées au deuil, par exemple, débordent le cadre de ce petit mot de cinq lettres. Quant au mot *joie*, il semble trop compact, trop ramassé pour décrire l'élan qu'il

provoque. Comment peut-on confesser avec des mots qu'on a commis une erreur, qu'on aimerait remonter le temps et retenter sa chance ? Comment dire ça sans blesser les personnes qui prennent leur petit-déjeuner en face de vous tous les jours depuis quinze ans, qui savent ce que vous commandez chez Starbucks et quel côté du lit vous laissez quand vous dormez à l'hôtel ?

Alors au lieu de les prévenir, je déambule dans la maison en essayant de brider ma curiosité. Évitant délibérément les ordinateurs portables et les iPad qui jonchent la pièce principale, je me glisse dans la petite alcôve située tout au fond. Les murs sont tapissés d'étroites étagères de cèdre encombrées de livres que nous compulsions pour nos travaux de recherche. J'attrape quelques revues apparemment plus récentes, m'assieds par terre en tailleur et entreprends de reconstruire le brillant parcours professionnel de Wyatt.

En 2013, il a découvert la tombe de Djehouty-nakht, fils de Téti, qui aurait vécu sous la XI^e dynastie juste avant que Mentouhotep II ordonne la réunification de l'Égypte. Ce Djehouty-nakht – un nom aussi répandu que Jean au Moyen Empire – était bien connu des spécialistes de l'Égypte antique pour les inscriptions hiératiques qu'il avait tracées à l'encre dans les tombeaux de ses ancêtres. Tous s'accordaient à dire qu'il avait accompli un travail de restauration incroyable dans ces sépultures, après les dégâts qu'elles avaient subis. Malgré cela, l'endroit de sa dernière demeure n'avait jamais été localisé.

Dans cette quête, il y a d'abord la découverte, en 2003, d'un *dipinto*, une pierre ornée d'inscriptions à l'encre. Le message décrivait la visite à Deir el-Bersha d'un nomarque plus récent, Djehoutyhotep, venu assister au lever de Sirius et qui avait, à cette occasion, passé la nuit dans la cour située à l'entrée de la tombe de Djehouty-nakht.

Je me mordille les lèvres en promenant les doigts sur la photo de ce texte hiératique que je connais si bien, suivi par la transcription hiéroglyphique de Wyatt. J'étudie la manière dont il a transposé chaque signe, l'un après l'autre.

Comment *nous avons* transposé chaque signe.

En ce jour, le comte, noble héréditaire et gouverneur du nome de la Hase Djehoutyhotep, est venu sur cette montagne pour voir le lever de Sothis.

Après avoir reçu la lettre de la Résidence annonçant ce lever au quinzième jour du quatrième mois de Peret, je me suis rendu ici en compagnie des prêtres-lecteurs et des prêtres funéraires.

Nous avons passé la nuit dans la cour du tombeau de Djehouty-nakht, né de Têti, qui est à [...] coudées de [...]

Au cœur de la nuit, nous avons quitté cette montagne [...]

C'est stupéfiant de lire ce texte dans sa version finale, publiée noir sur blanc, et mes yeux sont comme aimantés par chaque ligne, chaque symbole. Je les ferme pourtant et je sens aussitôt la pierre sous ma main, encore gorgée de soleil.

Une autre preuve de ma présence ici, il y a bien longtemps. Preuve aussi que ce que je faisais était important.

Je feuillette les revues mais il n'y a rien sur la découverte de la tombe par Wyatt. Sur l'étagère du bas, je repère un ouvrage relié, pas très épais, dont le titre figure sur la tranche : *Discours rituel et formes verbales interlocutoires dans les Textes des sarcophages*.

Je vérifie la date sur la page de garde : 2008. La thèse de Wyatt, achevée et publiée après mon départ.

Au milieu du premier paragraphe, il cite un article : "Le corps offre au cercueil sa cohérence", publié par McDowell en 2002.

Je retiens mon souffle. Touche du bout des doigts mon nom de jeune fille.

Une conversation avec l'auteure de cet article devant un sarcophage exposé au musée des Beaux-Arts de Boston a bouleversé le plan initial de ma thèse, écrit Wyatt. Tout au long de mon analyse grammaticale, j'ai cartographié les endroits occupés par les différentes formes du discours (première personne, dialogue, narration à la troisième personne) à l'intérieur du cercueil et au fur et à mesure je me suis rendu compte que les textes étaient positionnés selon un

modèle géographique établi à la fois par rapport aux parties du corps et par rapport aux zones du monde souterrain.

— C'est une blague, dis-je à mi-voix.

Il est impossible, conclut Wyatt, de séparer la grammaire de son contexte.

Il aura peut-être fallu des années mais il aura finalement admis que j'avais raison.

Les mots se mettent soudain à ondoyer sur la page. Je m'essuie les yeux. Alors que je m'appête à refermer le livre, je remarque la première note de la thèse de Wyatt. Dans les publications universitaires, ce premier commentaire fait généralement office de dédicace de la part de l'auteur à la personne de son choix. Wyatt a inséré son texte au bas de la page, un poème traduit des papyrus Chester Beatty, retranscrit sans commentaire.

*L'Unique, la sœur sans pareille,
La plus belle du monde.
Regarde-la, telle l'étoile étincelante de l'an nouveau
Au seuil d'une bonne année.*

*Celle dont brille la grâce, dont la peau luit d'un tendre reflet.
Elle possède des yeux au regard limpide
Et des lèvres au doux parler.
Jamais parole superflue ne sort de sa bouche.*

*Elle, dont le cou est long, la poitrine lumineuse,
Est dotée d'une chevelure couleur de lapis-lazuli,
Ses bras surpassent l'éclat de l'or
Ses doigts sont semblables aux calices de lotus*.*

Tous les lecteurs de la thèse de Wyatt prennent ce texte au pied de la lettre et voient en lui un magnifique exemple des poèmes d'amour de l'Égypte antique.

Tous... sauf moi.

* Source : blog de Marie Grillot. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Le premier Européen à séjourner à Deir el-Bersha fut un frère dominicain, Johann Michael Vansleb. Le religieux décrit par la suite sa visite de ce qu'il appelle la "grotte hiéroglyphique". Les non-égyptologues ont du mal à se rendre compte que cet art ne se limite pas au tracé subtil de lignes et de pattes de mouche. Il recouvre au contraire de couleurs éclatantes les murs et les plafonds des sépultures : bleu cobalt, brun rougissant, turquoise, jaune, ocre, noir de jais. Ce ne sont pas que des monuments dédiés aux hommes et aux femmes enterrés à l'intérieur. Les scènes reflètent le mouvement, le son, l'émotion. Elles racontent des histoires.

Contrairement aux tombeaux royaux du Nouvel Empire où les textes indiquant la marche à suivre pour atteindre la vie après la mort tapissent les murs et où les représentations des dieux semblent être la norme, les tombeaux des nomarques du Moyen Empire recèlent des scènes de la vie quotidienne. On cuisine, on pile le grain, on danse, on se divertit, on joue de la musique, on se livre à des combats de lutte, on chasse, on fait l'amour, on pose des pièges, on fait les vendanges, on récolte, on bâtit, on laboure, on promène des chiens de race basenji. Dans la tombe de Baqet, un pan de mur entier inventorie les différentes prises de lutte. Dans une autre, le maître des lieux est représenté tenant en laisse un griffon domestiqué, suggérant que l'homme était un explorateur qui s'était aventuré si loin qu'il avait rencontré une créature fabuleuse aux confins du monde connu. Il y avait aussi des hiéroglyphes cryptographiques que le visiteur déchiffrait comme des charades ou des rébus. Tout ça pour dire que chaque fois que l'on pénètre dans une tombe datant du Moyen Empire, on ne peut s'empêcher de penser que les Égyptiens s'amusaient sacrément bien, il y a quatre mille ans. Leurs sépultures célébraient les plaisirs de l'ici et du maintenant – ce qu'on faisait tout au long de sa vie sur Terre et ce qu'on emportait avec soi après la mort.

En juillet 2003, j'étais de retour dans cette maison pour entamer ma troisième saison sur le site de Deir el-Bersha avec le département d'égyptologie de Yale. Nous venions d'habitude au mois de janvier, jamais à cette période de l'année, mais le professeur Dumphries avait programmé une expédition

supplémentaire avant la rentrée universitaire parce qu'il devait rendre une communication à l'automne et je n'avais aucune envie de louper ça, malgré la chaleur accablante. Wyatt et moi travaillions ensemble dans la tombe de Djehoutyhotep II, nomarque du milieu de la XII^e dynastie.

L'équipe suivait une routine bien établie. Tous les matins, mon réveil sonnait à 4 h 30. Je m'habillais à tâtons dans l'obscurité, pantalon en toile beige, T-shirt à manches longues, et laçais mes chaussures de marche. Les premiers attablés dans la grande pièce commune n'étaient pas obligés d'attendre la nouvelle tournée d'omelettes de Hasib. J'étais généralement la plus rapide, avec une ostéologue anglaise qui nous avait rejoints cette saison. Il y avait aussi un doctorant de première année, un conservateur chargé de nettoyer les objets d'art dans la tombe et Dumphries.

Wyatt arrivait toujours en dernier, les cheveux humides et ébouriffés, les yeux brillants. C'était le genre d'individu toujours de bonne humeur le matin que nous avions tous envie d'étrangler.

— Bon, lança-t-il en s'attablant un jour alors que les fourchettes cliquetaient déjà dans les assiettes, je suis numéro quatre, si ça intéresse quelqu'un.

— Sur dix, c'est ça ? ironisa Yvonne, l'ostéologue.

— Je dirais plutôt sur cent, rectifiai-je à mi-voix.

— C'est pas une note, fit Wyatt. C'est l'échelle des selles de Bristol. Type 4 : comme une saucisse lisse et douce...

— Ferme-la, ordonnai-je. Je t'en prie. Pour l'amour de Dieu. On est à table.

Dumphries se mit à rire.

— C'est important de surveiller ça, dans le désert. Je serais plutôt type 3, personnellement.

— Quelqu'un est clairement de type 2 autour de cette table, continua Wyatt en me gratifiant d'un sourire moqueur. Légèrement constipé.

— Je ne vois pas comment je pourrais avoir des problèmes de transit alors que tu passes ton temps à me faire chier, répliquai-je du tac au tac.

Des rires éclatèrent autour de la table. Je m'arrangeais d'ordinaire pour terminer mon petit-déjeuner avant l'arrivée de Wyatt, de sorte que je me levais lorsqu'il s'asseyait et partais préparer

mon sac pour la journée. J'étais obligée de passer huit heures d'affilée avec lui dans une tombe creusée dans la pierre mais en dehors de ça, j'évitais autant que possible de croiser son chemin. La journée, tous les étudiants bossaient comme des damnés sur les sites de fouilles et tous dormaient comme des bébés à huit heures du soir mais Wyatt n'était pas comme les autres. Il n'avait pas peur de se faire remonter les bretelles par Dumphries, au contraire : il provoquait les réprimandes, brandissant un soir une bouteille de whisky rapportée de Yale et nous mettant au défi de jouer à *Je n'ai jamais...* ; entamant une partie de poker avec Dumphries qui s'éternisait jusqu'à minuit ou apprenant aux ouvriers égyptiens à jurer couramment en anglais.

Ce matin-là, tandis que Wyatt régalaient son auditoire d'une histoire rocambolesque débutant à la Bristol Royal Infirmary, l'hôpital qui avait développé la fameuse échelle, et se terminant par un bouledogue obèse et le prince Charles, je me levai de table et me dirigeai vers l'espace de travail pour rassembler mes affaires.

Je roulai une feuille de Mylar vierge, la fourrai dans mon sac avant d'en vérifier le contenu : un petit miroir, une douzaine de feutres, des brosses, un carnet, un appareil photo, un double décimètre, une bouteille d'eau et les impressions des photos de référence de la scène que nous étions en train d'étudier. Comme je devais le porter jusqu'au chantier, la préparation de mon sac était millimétrée. Dumphries partait en Range Rover avec le matériel plus encombrant. Et les sous-fifres marchaient.

— Départ dans cinq minutes, claironna ce dernier.

Il se leva pour aller préparer ses affaires et parler à Hasib.

Je vérifiai de nouveau le contenu de mon sac. Il manquait quelque chose... mais quoi ? Mon écharpe. Je la portais pour me protéger des rafales de sable dehors et de la poussière à l'intérieur de la tombe. J'avais dû l'oublier dans ma chambre.

Je filai dans le couloir. J'étais à quatre pattes, à moitié couchée sous mon lit métallique pour récupérer le foulard qui avait glissé contre le mur quand Wyatt passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Je vois qu'il y a du progrès, Olive.

— Qu'est-ce que tu fiches dans ma chambre ?

Je me redressai en rampant et m'assis sur les talons, l'écharpe enroulée autour de la main.

— J'ai perdu mon carnet de notes, répondit-il.

— Et pourquoi *ton* carnet serait dans *ma* chambre ?

— Je ne sais pas. Je le cherche, c'est tout.

Je me levai.

— Demande au dernier mort de ta famille.

Wyatt cligna des yeux.

— Quoi ?

— C'est ce que dit ma mère quand on perd quelque chose. C'est une superstition. Elle est irlandaise.

— Tout s'explique ! Pas étonnant qu'on s'entende comme chien et chat.

Je haussai les épaules.

— C'est pas moi qui ai perdu mon carnet, après tout.

Wyatt passa une main dans ses cheveux.

— Je ne sais pas qui est mort en dernier, dans ma famille.

J'éteignis la lampe de chevet puis le ventilateur.

— Dans ce cas, c'est ton problème.

— Et merde. Bon, d'accord. C'est l'oncle Edmond. Du Surrey.

Je croisai les bras en haussant les sourcils.

— Oncle Edmond, gronda Wyatt, où est mon carnet ?

Au même instant, Dumphries apparut devant la porte de la chambre.

— Ah quand même, te voilà ! lança-t-il à Wyatt en lui tendant un petit calepin marron. C'est à toi, ça ?

Je me faufilai entre eux.

— *Erin go bragh**, murmurai-je à l'adresse de Wyatt.

L'entrée de la tombe de Djehoutyhotep II m'a toujours fait penser à *La Planète des singes* : l'imposante façade taillée dans la pierre s'est affaissée sur la gauche après des années de séismes, de pillages et de fouilles. Les titres du défunt et les noms des rois qu'il a servis sont gravés, tels des ornements, sur l'architrave

* Véritable serment d'allégeance à l'Irlande, cette expression d'origine gaélique peut se traduire par : "L'Irlande pour toujours."

et l'entrée. Deux colonnes palmiformes supportent le portique et l'antichambre est décorée d'une remarquable scène de pêche et de chasse à travers le désert. Un passage étroit conduit à la chambre intérieure mesurant 7,60 mètres de profondeur, 6,10 mètres de large et 5 mètres de haut. À l'intérieur de cette pièce où je travaillais cet été-là se trouve la scène la plus célèbre de la tombe : un colosse représentant Djehoutyhotep II tiré par un traîneau. À gauche de cette image, une vaste fresque réunit Djehoutyhotep et sa famille, ses gardes et quelques hauts dignitaires. La porte du bâtiment vers laquelle était transportée la statue se dressait à droite de l'image et devant cette porte se tenaient plusieurs personnes portant des offrandes. L'art égyptien propose une échelle hiérarchique – les personnes les plus importantes sont les plus grandes – et des perspectives composites. Les dessins représentent en effet les visages de profil mais les yeux de face. Les artistes retenaient le trait le plus caractéristique de l'individu – les yeux pour le visage ou, pour le torse, un téton – et l'accentuaient à outrance.

Publiée en 1894, la description la plus célèbre de la tombe est signée Percy Newberry. Ce dernier s'était entouré de Marcus Blackden chargé de reproduire les dessins et Howard Carter, alors âgé de dix-sept ans, c'est-à-dire bien longtemps avant qu'il ne découvre la tombe de Toutankhamon. La publication de Newberry contient toutefois plusieurs erreurs, des parties incomplètes et des imprécisions qui n'apparaissent que lorsque l'on se tient devant l'entrée de la tombe. Wyatt et moi avions cette chance et notre mission de la saison consistait à repérer et répertorier ces erreurs afin que Dumphries puisse publier une version corrigée.

Le jour se levait à peine mais l'atmosphère à l'intérieur de la tombe était déjà étouffante. Mohammed et Ahmed, deux de nos collègues égyptiens, utilisaient une station totale pour relever les points d'élévation. Assis dehors devant l'entrée de la tombe, le doctorant de première année triait les tessons de poterie en plusieurs catégories : bols et tasses, moules à pain, jarres et pièces insolites, comme ce fragment orné d'un timbre. J'avais épousseté la surface de la scène du colosse sur laquelle je travaillais et m'étais acquittée de la corvée quotidienne consistant à scotcher la feuille de Mylar sur le mur de pierre. Ce papier réfléchissant